

COMPTES RENDUS

LINGOLD Mary Caton, Darren MUELLER et Whitney TRETTIEN (dir.), 2018, *Digital Sound Studies*. Durham, Londres, Duke University Press, 298 p., bibliogr., index (Kyle Devine)

Le domaine des sciences humaines numériques se caractérise par l'étude des phénomènes culturels à l'aide d'outils numériques consciemment et habilement mis à profit. Les acteurs des sciences humaines numériques numérisent les archives, les rendant accessibles en ligne et interrogeables par mots clés. Ils élaborent des algorithmes conçus pour analyser des ensembles de données plus volumineux que la totalité des données que tout chercheur ou toute équipe de recherche pourrait espérer analyser au cours d'une vie entière – et d'une manière qu'aucun humain ne pourrait (ou ne voudrait) faire. Ils conçoivent des plateformes et utilisent des mots-clics. Ils publient des gazouillis et tiennent des blogues. En bref, ils sont des adeptes de stratégies pédagogiques et de programmes de recherche novateurs « à l'intersection des sciences humaines et du numérique » (Svensson et Goldberg 2015:9).

Les antécédents de l'essor actuel des sciences humaines numériques remontent au moins aussi loin que les projets informatiques en sciences humaines des années 1960, y compris des initiatives axées sur le son telles que la session « Musicology and the Computer » du congrès annuel de l'*American Musicological Society* en 1966 (Corbin 1967; Schuijjer 2008). Mary Caton Lingold, Darren Mueller et Whitney Trettien estiment néanmoins que les approches numériques ont été en grande partie déconnectées d'une autre vague scientifique récente et importante: le domaine des études sonores. Ils suggèrent qu'il y a eu un parti pris envers les données visualisables au sein des sciences humaines numériques et que le son « constitue possiblement le mode le moins utilisé et le moins étudié des sciences humaines numériques » (p. 10). À ce titre, les directeurs de *Digital Sound Studies* ont produit une anthologie qui s'adresse aux « chercheurs en études sonores qui souhaitent comprendre comment les méthodes des sciences humaines numériques pourraient améliorer leurs propres recherches, et aux chercheurs en sciences humaines numériques qui tentent d'enrichir leur travail par la dimension sonore » (p. ix). Bien que je ne sois pas entièrement convaincu par cette mise en relief rhétorique, celle-ci me semblant exagérée compte tenu de la relation de longue date entre le numérique et l'acoustique dans le courant des sciences humaines et de l'érudition (notamment en musicologie), l'ouvrage démontre incontestablement que les recherches en sciences humaines et celles dans le domaine du son gagnent à continuer de s'alimenter mutuellement. La publication de *Digital Sound Studies* est donc la bienvenue et tombe à point. La plupart des bibliothèques universitaires devraient en compter un exemplaire dans leur collection, tout comme de nombreux chercheurs et universitaires travaillant dans les domaines des sciences humaines et du numérique.

À la suite de l'introduction des directeurs, dans laquelle ceux-ci soulignent certains faits passés, présents et à venir au sujet du lien existant entre les études sonores et les sciences humaines numériques, les chapitres de l'ouvrage se présentent sous quatre sections: « Theories and Genealogies », « Digital Communities », « Disciplinary Translations » et « Points Forward ». Les auteurs abordent divers sujets, notamment les reconstructions et

reconstitutions sonores, la création d'archives numériques, les expériences pédagogiques en audioethnographie, la sonification de données visuelles, ainsi que le travail émotionnel associé à la création et à l'entretien d'une communauté en ligne ayant comme intérêt les études sonores. Ils abordent diverses pratiques musicales, allant de celles d'esclaves africains dans une plantation jamaïcaine du XVII^e siècle aux décors musicaux de la poésie victorienne du XIX^e siècle en passant par Phil Collins et OutKast. Et ils le font à partir de nombreux points de vue, y compris ceux de l'anthropologie, de la musicologie, des études littéraires, des études de performance, des études des Noirs, des études sur le handicap, des sciences de l'information et de plusieurs autres.

Plusieurs des chapitres de *Digital Sound Studies* adoptent un ton réflexif. Les contributeurs racontent avec enthousiasme comment et pourquoi ils ont mis au point leurs approches, applications et instruments particuliers. Cela pourrait paraître étrange à certains lecteurs. Il serait surprenant, par exemple, qu'un chercheur en archivistique décrive les opérations de commande de boîtes, de déliage de liasses, de tournage de pages, de prise de notes et de rédaction de phrases lors de la préparation d'une publication ou d'une conférence (mais voir Sterne 2015 pour un compte rendu perspicace sur les modifications aux conditions médiatiques qui ont toujours défini les soi-disant sciences humaines analogiques). Cependant, dans le contexte des approches numériques nouvelles ou peu connues, de tels récits de coulisses et de telles réflexions sur l'élaboration de routines de recherche et de tactiques d'enseignement particulières peuvent être très éclairants. Ils m'ont certainement fait réfléchir. En effet, alors que les sciences humaines numériques ont généralement tendance à «mettre au premier plan la méthodologie et ses utilisations dans des projets précis» (Svensson et Goldberg 2015:10) aux dépens des interprétations et des interventions pouvant découler de tels projets, les chapitres de *Digital Sound Studies* ne tombent pas dans ce piège. Les auteurs ont des motivations intellectuelles bien définies pour leur recherche numérique et ils voient clairement leurs pratiques comme des moyens d'atteindre des objectifs politiques et pédagogiques plutôt que comme des fins en soi. Dans l'ensemble, le livre atteint son objectif d'«exploiter le potentiel de transformation des technologies et des plateformes numériques pour amplifier les voix sous-représentées, écrire des histoires autres, réinventer la façon d'enseigner en classe et concevoir de nouveaux modes de recherche et de publication à grande échelle» (p. 16).

L'ouvrage se termine par un entretien entre les directeurs et Jonathan Sterne. À la fin de cet entretien, les directeurs demandent à Sterne s'il «sautera dans le train des études de son numérique» (p. 281). La réponse de Sterne – «Bien sûr, mais avec un bémol» – ouvre la réflexion vers un ensemble plus vaste de questions critiques. Celles-ci vont des logiques des tendances en recherche à la politique de publication et de promotion en contexte universitaire en passant par les types d'infrastructures techniques et culturelles nécessaires à la mise sur pied des études sonores numériques. Le principal bémol qui m'intéresse est présenté dans l'introduction des directeurs, dans laquelle ils font état d'une autre préoccupation générale à propos des sciences humaines numériques: «Certains s'inquiètent du fait que la discipline a une relation trop intime avec les systèmes de pouvoir que la critique culturelle cherche depuis longtemps à défier» (p. 9). Les avertissements concernant l'enthousiasme débordant pour le numérique ou la valorisation de la nouveauté en soi ne manquent pas, comme le savent les auteurs de *Digital Sound Studies*. Je considère néanmoins qu'une réflexion critique supplémentaire à cet effet aurait été de mise. Par exemple, si YouTube est une plateforme facilement accessible et largement utilisée pour les études sonores numériques, que signifie

pour nos travaux de recherche le fait que les utilisations de tels documents audiovisuels soient suivies, rassemblées, marchandisées et vendues par l'une des plus grandes entreprises qu'ait connues le monde ?

Une autre forme de critique réflexive découle du fait que nos outils de recherche et de rédaction influencent nos pensées (à propos de nos outils de recherche et de rédaction). Friedrich Nietzsche l'affirmait déjà à propos de la machine à écrire (Winthrop-Young 2015). Matthew Kirschenbaum (2016) en disait de même des logiciels de traitement de texte. En fait, il en a toujours été ainsi, peu importe le média employé pour la recherche en sciences humaines (Sterne 2015). De ce point de vue, l'un des principaux objectifs des sciences humaines numériques est non seulement d'écrire des codes complexes, de concevoir des logiciels tape-à-l'œil ou de constituer d'énormes bases de données, mais aussi d'examiner toutes les manières par lesquelles nos travaux de recherche sont discrètement devenus numériques par défaut. Certaines des questions les plus évidentes ici concernent la technologie apparemment limpide mais en réalité limitée des moteurs de recherche. À l'instar de John Durham Peters (2015), on peut se demander : qu'est-ce que Google a fait ?

Ailleurs, Benjamin Walton (2015) a fourni quelques éclaircissements en ce sens. Dans un essai où il confesse comment il a élaboré une présentation en musicologie bien accueillie non pas à partir des résultats de semaines de fouilles archivistiques poussiéreuses, mais bien d'un extrait de Google Books trouvé dans le confort de sa chambre d'hôtel, Walton aborde de nombreuses questions liées à l'obligation éthique qu'ont les chercheurs de divulguer les sources numériques utilisées dans leur recherche et de distinguer le contenu qui provient du fruit de leurs travaux de recherche. Bien que de nombreux chercheurs et enseignants se fient maintenant à Google, à Amazon et à Wikipédia pour élaborer leurs documents, Walton (2015: 122) souligne à quel point « la modification du paysage numérique peut être relativement invisible alors qu'on assiste à une dépendance accrue envers des ressources en ligne largement dissimulées derrière un ancien modèle de pratique savante ». Les problèmes dépassent les conventions de citation et les appareils critiques de l'édition : ils atteignent le cœur même de la recherche. Bien que nous puissions tenir pour acquises les fonctions de recherche en ligne, les algorithmes de recommandation utilisés par ces services régissent ce que nous trouvons. Selon les mots de Walton (2015: 125) : « Google [...] hiérarchise les résultats de recherche en fonction de votre localisation géographique et de votre historique de recherches [...] de manière à proposer au chercheur le matériel utilisé auparavant ». Ce sont précisément les types de raisonnements prédéterminés que tout chercheur critique en sciences humaines est censé détecter et décortiquer et dont il devrait s'éloigner. Bien entendu, les catalogues sur fiches ainsi que d'autres mécanismes d'indexation et systèmes de stockage ont leurs propres limites. Nous sommes simplement meilleurs pour les reconnaître. Dans le domaine numérique, il existe une tendance inquiétante à croire que les moteurs de recherche sont une porte donnant un accès immédiat à toutes les connaissances du monde. Mais ce n'est pas ce que font les moteurs de recherche, plus maintenant du moins. Comme l'historien des sciences George Dyson (2019) le note dans un passage sombre que Friedrich Kittler aurait pu apprécier : « Le moteur de recherche n'est plus un modèle du savoir humain, c'est un savoir humain. Ce qui a commencé comme une cartographie de la signification humaine définit maintenant la signification humaine et a commencé à contrôler plutôt que de simplement cataloguer ou indexer la pensée humaine. Personne n'est aux commandes ». L'objet d'une enquête critique devrait être de garder les mains sur le volant, autant qu'il est encore possible de le faire.

De cette manière, le principal potentiel des sciences humaines numériques n'est peut-être pas toujours celui de rendre nos recherches plus numériques. Il peut également s'agir de comprendre les ramifications méthodologiques, intellectuelles et politiques de la recherche et de l'enseignement universitaires dans un monde inévitablement numérique, ce qui peut impliquer de savoir quand nos efforts devraient en réalité s'éloigner du numérique. Loin de moi l'idée de lancer un appel au luddisme ou à la nostalgie. Il s'agit simplement de noter que les applications phares de l'informatique et les évaluations critiques doivent aller de pair.

Texte traduit de l'anglais par Sophie Paré-Beauchemin

Références

- CORBIN M., 1967, «Musicology and the Computer in New Orleans», *Computers and the Humanities*, 1, 4: 131-133.
- DYSON G., 2019, «Childhood's End: The Digital Revolution Isn't Over but Has Turned into Something Else», *Edge*, consulté sur Internet (https://www.edge.org/conversation/george_dyson-childhoods-end), le 1^{er} janvier 2019.
- KIRSCHENBAUM M., 2016, *Track Changes: A Literary History of Word Processing*. Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press.
- PETERS J.D., 2015, *The Marvelous Clouds: Toward a Philosophy of Elemental Media*. Chicago, University of Chicago Press.
- SCHUIJER M., 2008, *Analyzing Atonal Music: Pitch-Class Set Theory and Its Contexts*. Rochester, University of Rochester Press.
- STERNE J., 2015, «The Example: Some Historical Considerations»: 17-33, in P. Svensson et D.T. Goldberg (dir.), *Between Humanities and the Digital*. Cambridge, The MIT Press.
- SVENSSON P. et D.T. GOLDBERG, 2015, «Introduction»: 1-16, in P. Svensson et D.T. Goldberg (dir.), *Between Humanities and the Digital*. Cambridge, The MIT Press.
- WALTON B., 2015, «Quirk Shame», *Representations*, 132: 121-129.
- WINTHROP-YOUNG G., 2015, «Siren Recursions»: 71-94, in S. Sale et L. Salisbury (dir.), *Kittler Now: Current Perspectives in Kittler Studies*. Cambridge, Polity.

Kyle Devine
Département de musicologie
Université d'Oslo, Oslo, Norvège

VARGAS-CETINA Gabriella, 2017, *Beautiful Politics of Music : Trova in Yucatán, Mexico*. Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 203 p., cartes, illustr., bibliogr., index (Marie France Labrecque)

Quiconque ayant séjourné quelques jours dans la ville de Mérida, particulièrement au centre touristique de cette capitale de l'État du Yucatán, Mexique, aura été charmé par cette musique très particulière que constitue la «trova». Contrairement à la musique jouée par les mariachis plutôt tonitruants du centre et du nord du Mexique qui s'accompagnent d'instruments à cordes mais aussi à vent, la *trova* est en général le fait de trios de guitaristes qui entonnent des chansons en harmonie, plutôt douces et romantiques. Les touristes et les passants auront vite fait d'oublier les rythmes, les mélodies ou même les paroles des chansons qu'ils auront entendues. Pourtant, pour au moins une partie de la population, la *trova* représente l'âme même du Yucatán et des Yucatèques.

Tout au long de son ouvrage sur la «belle politique» de la *trova* (par opposition à la «vilaine politique» ou à la politique de la confrontation), l'anthropologue Gabriela Vargas-Cetina, originaire d'une ville de l'intérieur de l'État, examine le processus par lequel ce genre musical a pris cette place privilégiée au Yucatán. Elle constate que, selon la compréhension locale, la *trova* est «une façon d'être yucatèque grâce à la célébration réactualisée du passé» (p. 3). En fait, tout au long de ce livre, le propos sur la *trova* constitue en même temps une interrogation sur la dynamique de la modernité, sur la part de cosmopolitisme et de vernaculaire qui la constituent. Et, comme le suggère le titre de l'ouvrage, le politique se situe au cœur de cette dynamique.

L'ouvrage, d'une grande richesse et d'une belle érudition, comporte quatre chapitres d'égale importance, bien structurés et élégamment rédigés. Pour sa recherche qui s'est déroulée sur une dizaine d'années, l'auteure s'est basée sur la méthode de l'observation performative. En effet, dès le début de sa recherche, elle s'est intégrée comme guitariste à un groupe de *trova*. Cette méthode de même que ses rapports privilégiés – qu'elle décrit en détail et avec une certaine complaisance – avec des acteurs et actrices-clés de la vie culturelle yucatèque lui ont ouvert bien des portes. Les pistes uniques qu'elle a ainsi pu emprunter et suivre confèrent sans doute toute son originalité à l'ouvrage. Il n'était en effet pas nécessairement facile de se distinguer de cette multitude de personnes passionnées qui se sont employées, au cours des dernières décennies, à consigner l'ensemble des connaissances pertinentes sur la *trova* de même que sur les principaux poètes et interprètes (surtout des hommes, il faut le préciser) responsables de sa popularité et de sa pérennité. Parmi ces derniers, certains font littéralement partie de l'imaginaire collectif régional, entretenu par des statues érigées à leur effigie.

Contrairement à ce qui est en général soutenu, Vargas-Cetina montre que la *trova* n'est pas simplement de la musique que l'on joue au piano ou à la guitare ou que l'on chante. Il s'agit plutôt d'une musique qui n'existe pas tant en elle-même que par l'impulsion qui lui est donnée dans la vie de tous les jours par la famille et les amis. En fait, la *trova* est davantage un état d'esprit qu'un type spécifique de musique (p. 165). Il n'en reste pas moins que sa vitalité dépend, aujourd'hui comme autrefois, des organisations locales qui lui sont consacrées ou qui l'appuient. L'auteure s'est employée, particulièrement dans le dernier chapitre, à démêler l'écheveau complexe que forment ces nombreuses organisations et à en suivre les fils qui se déploient dans le temps et dans l'espace. Elle montre que si la *trova* est devenue ce qu'elle est aujourd'hui au Yucatán sur le plan de la reconnaissance publique et des appuis matériels,

c'est grâce à la concertation tranquille des personnes qui font partie de ces groupes et qui, en somme, ont permis à la « belle politique » de se concrétiser et, surtout, de donner des résultats probants – au moins régionalement.

Par les concepts retenus et par la perspective multiple qui le caractérise, l'ouvrage de Vargas-Cetina s'inscrit tout à fait dans la lignée de l'anthropologie nord-américaine dans laquelle elle a d'ailleurs été formée. Cette filiation est-elle la raison pour laquelle l'ouvrage est publié en anglais plutôt qu'en espagnol? Si tel est le cas, on pourrait y voir un paradoxe car on sent, tout au long de l'ouvrage écrit à la première personne et mobilisant sur le plan discursif tout un réseau de parents, d'amis, de contacts et de complices, que l'auteure aspire à être reconnue comme faisant partie de l'histoire qu'elle relate, qu'elle interprète et que parfois même, elle performe. Citoyenne cosmopolite, certes, elle demeure profondément yucatéque.

Marie France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

SHERMAN Rina (dir.), 2018, *Dans le sillage de Jean Rouch. Témoignages et essais*. Paris, Éditions de la FMSH, coll. Anthropologie, n° 54, 356 p., illustr. (Alexandrine Boudreault-Fournier)

Que l'on soit un fidèle admirateur ou un fervent critique, l'œuvre de Jean Rouch (1917-2004) fascine toujours. Pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de ce cinéaste et anthropologue français, plusieurs hommages et recueils ont été publiés, dont celui dirigé par Rina Sherman. Cette collection rassemble une vingtaine de chapitres, certains à saveur de témoignages personnels, d'autres de notes biographiques ou encore de conversations et d'essais théoriques sur le travail de Jean Rouch. Les contributions proviennent d'un éventail impressionnant de connaissances et amis du personnage, d'anthropologues et de cinéastes provenant de différentes générations et origines (dont le Niger), d'anciens élèves et de dirigeants d'institutions sur lesquels Jean Rouch a eu une influence notoire. L'ouvrage n'est pas divisé en sections; il suit plutôt un ordre chronologique qui débute par des contributions biographiques et qui se termine par des témoignages jetant un regard rétrospectif sur les apports de sa carrière.

Notons que Rouch a été un personnage clé de l'africanisme et qu'il a inspiré la Nouvelle Vague du cinéma français tout en participant au courant surréaliste. Il a contribué au cinéma ethnographique en développant des concepts qui sont aujourd'hui au cœur des préoccupations en anthropologie visuelle, tels que le cinéma vérité ou cinéma direct, le ciné-transe, l'ethno-fiction et, plus significativement encore, l'anthropologie partagée. Ses films *Les Maîtres fous* (1955), *Moi un Noir* (1958), *Chronique d'un été* (1961, co-dirigé avec Edgar Morin) et *Jaguar* (1967), entre autres, ont influencé des générations d'anthropologues et de cinéastes. Il a fondé le Comité du film ethnographique (CEF) rattaché au Musée de l'Homme, à Paris, où il tenait chaque année le Bilan du film ethnographique. Il demeura, tout au long de sa carrière, actif au sein de l'UNESCO et du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en France.

Ce recueil nous présente Rouch comme un être charismatique, unique et extrêmement passionné, «libéré des nécessités du formatage commercial de l'époque» (Ballot, p.250), et ayant participé à la formation de plusieurs jeunes cinéastes (Pianciola, Graham, Sherman). L'importance de la rétroaction dans son approche participative, par exemple, encourage de jeunes anthropologues-cinéastes à redéfinir le processus de représentation en stimulant la participation des collaborateurs dans la construction du discours narratif filmique (Nijland). Plus qu'un observateur, Rouch était un provocateur (Sjöberg): le cinéma du réel était pour lui une expérimentation jaillissant du surréalisme (Ungar). S'exprimant mieux par le cinéma que par l'écrit, il était perçu comme un «éducateur de cinéma novateur», «orienté vers la pratique» (Graham, p.301).

Parmi les contributions marquantes de ce recueil, l'anthropologue Paul Stoller nous raconte le profond impact qu'ont eu les relations d'amitié que Jean Rouch a tissées dans les régions occidentales du Niger (par exemple celle avec Damouré Zika), ainsi que l'influence des aspects philosophiques des croyances songhay sur sa vision du cinéma et du monde. À ce sujet, Jamie Berthe ajoute que des recherches plus poussées devraient être menées sur la contribution des nombreux collaborateurs et collègues nigériens de Rouch au développement du cinéma africain. En d'autres termes, Rouch ne constituait pas une force créative unique. Antoinette Tidjani Alou jette un regard critique et post-colonialiste éclairant sur le travail de Rouch en remettant en question la lecture de l'œuvre du cinéaste d'un point de vue nigérien. Tout en reconnaissant les apports de son œuvre, Tidjani Alou développe une critique postcoloniale du film le plus controversé de Rouch, *Les Maîtres fous*. Les commentaires, la perspective ainsi que le discours du film, explique-t-elle, demeurent ceux d'un homme issu de la France colonisatrice (p. 100). La présence de la voix de Rouch en voix hors champ (*voice-over*) symbolise l'imposition de l'Européen sur l'expérience africaine.

Enfin, mon coup de cœur revient à l'entretien réalisé par Rina Sherman avec le réalisateur québécois Michel Brault, qui raconte la captivante rencontre des deux cinéastes lors du tournage de *Chronique d'un été*, le premier documentaire tourné en 16 mm avec son synchronisé et qui deviendra un classique en son genre. En nous attardant à la carrière de Jean Rouch, nous posons un regard concret sur l'émergence de nouveaux courants cinématographiques provoqués par le développement de nouvelles technologies. Le son enregistré en synchronisation avec l'image a révolutionné la manière de penser le cinéma direct: plutôt que de superposer la narration de l'anthropologue sur des images, le son synchronisé à la caméra a donné une voix aux personnages-collaborateurs.

Malgré quelques répétitions, difficiles à éviter dans ce genre de compilation, ce recueil regorge de petits bijoux qui nous font découvrir une fois de plus ce grand cinéaste-anthropologue à travers divers angles et perspectives. Pour les amoureux de Rouch, mais aussi pour les critiques de son œuvre, cet ouvrage construit un portrait du cinéaste-anthropologue à la fois complexe et inspirant, tout comme il semble l'avoir été pour ceux et celles ayant eu la chance de le côtoyer de son vivant.

Alexandrine Boudreault-Fournier
Département d'anthropologie
Université de Victoria, Victoria (Colombie-Britannique), Canada

CAUSEY Andrew, 2017, *Drawn to See: Drawing as An Ethnographic Method*. Toronto, University of Toronto Press, 172 p., annexe, bibliogr., illustr., index (Alexandrine Boudreault-Fournier)

Il semble que pour plusieurs, le désir de dessiner se perd avec l'âge. La pression sociale, le système scolaire, le jugement des pairs face à l'inhabilité de reproduire exactement ce qu'il y a sous nos yeux contribuent à la perte de plaisir et d'épanouissement par le dessin. Il en va de même avec les sciences sociales. La photographie a été reconnue – à tort puisqu'elle repose également sur l'interprétation et la subjectivité du photographe – comme étant la méthode la plus objective pour l'enregistrement du visuel. Ainsi, les anthropologues ne sont-ils pas encouragés à avoir recours au dessin comme méthode de recherche ethnographique parmi tant d'autres. *Drawn to See...*, écrit par l'ethnographe et artiste Andrew Causey, vise à nous réconcilier avec le dessin comme méthode ethnographique à part entière permettant d'affûter nos observations et, ainsi, de devenir des anthropologues plus réceptifs face à diverses expériences. En d'autres termes, cet ouvrage propose à l'ethnographe des techniques et des stratégies pour qu'il puisse utiliser le dessin comme méthode d'investigation.

Pour ce faire, Causey prend le lecteur par la main en le refamiliarisant avec le dessin comme technique d'observation qui s'apprend et se pratique. En raffinant nos techniques d'observation lors du terrain ethnographique, nous illuminons le visible, c'est-à-dire que nous réveillons à nouveau notre curiosité visuelle pour ainsi améliorer notre capacité d'interprétation de l'espace visuel qui nous entoure. L'auteur utilise des exemples de son terrain effectué dans les années 1990 au Lac Toba, dans le nord de Sumatra, en Indonésie, pour démontrer que certaines informations peuvent être mieux comprises par l'écrit, alors que d'autres expériences sont mieux racontées par le dessin. Ainsi, dessiner un événement passé ou un souvenir permet de faire preuve de plus de profondeur au moment de l'écriture. Le but de l'ouvrage est donc de proposer d'autres options pour la collecte, l'enregistrement et la présentation de données ethnographiques que la seule écriture ou photographie.

L'ouvrage est fondamentalement didactique; Causey inclut une série de 39 exercices de dessins, qu'il nomme «études», et qui ont pour but d'introduire, pas à pas, le lecteur à de nouvelles expériences visuelles. Les premières études visent à faire accepter l'acte de dessiner tout en convainquant le lecteur que le dessin peut être utilisé non seulement pour faire de la recherche ethnographique, mais aussi pour mieux percevoir et comprendre le monde qui nous entoure. Par exemple, la première étude propose au lecteur de reproduire un dessin à l'envers, donc de dessiner ce que l'il voit (et non pas ce qu'il croit voir). Les dernières études fournissent des outils pour pratiquer la représentation du mouvement et de l'action ainsi que pour dessiner l'invisible et le passé. Comme l'explique l'auteur, le but des études se veut donc à la fois révélateur (vous pouvez dessiner), exploratoire (essayer des formes, techniques et normes pour représenter notre monde), amusant (découvrir la joie de dessiner), pratique (développer des habiletés) et instrumental (lié à une méthode ethnographique) (p. 18). Causey donne plusieurs conseils tels que se détendre, demeurer concentré, ralentir le rythme, s'intéresser, rester curieux et mettre l'égo de côté. Plusieurs des études sont accompagnées d'un mémo intitulé «Application ethnographique» qui permet de lier les exercices à des situations concrètes que l'ethnographe peut rencontrer sur le terrain. Une annexe associe les études à des méthodologies ethnographiques particulières (observation, observation participante, documentation visuelle, entrevue semi-dirigée, etc.).

Les thèmes abordés dans le livre couvrent une multitude de sujets qui, une fois de plus, permettent au lecteur de se laisser convaincre, petit à petit, que les processus d'apprentissage ainsi que la collecte et l'enregistrement des données sont plus importants que les produits finaux. L'auteur veut ainsi déstigmatiser le dessin et promouvoir un espace où le lecteur pourra expérimenter sans jugement. En partant de la signification de la ligne comme une trace d'un événement enregistré en passant par le risque de dessiner et par la signification des contours et des surfaces, Causey exorcise la peur du dessin en démontrant que la recherche ethnographique n'est en fait pas si éloignée du monde de l'art. Cependant, il rassure le chercheur en rappelant que le dessin s'utilise dans le contexte de recherche pour documenter les observations ; il n'est pas question de « faire un dessin » pour le simple plaisir. La réflexion éthique demeure au centre de son approche et de sa quête du visuel, car bien qu'il ne soit question que de dessins, qui peuvent être plus ou moins abstraits, la responsabilité associée au fait de représenter l'autre est une préoccupation qui concerne autant le visuel que l'écrit. L'auteur termine en soutenant que le dessin est une méthode ethnographique parmi d'autres et qu'en l'adoptant, nous raffinons nos habiletés d'observations et, par conséquent, notre expertise d'ethnologue.

L'originalité de ce livre repose sur son argument principal, c'est-à-dire que le dessin est une méthode qui devrait faire partie de l'arsenal de l'anthropologue. Bien que cela puisse paraître redondant pour les chercheurs qui ont déjà adopté cette méthode, ce livre demeure un outil incontournable pour ceux et celles qui désireraient explorer davantage cette option.

Alexandrine Boudreault-Fournier

Département d'anthropologie

Université de Victoria, Victoria (Colombie-Britannique), Canada

GOGUEL D'ALLONDANS Thierry, 2017, *Ados LGBTI. Les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. Adologiques, 324 p. (David Le Breton)

Même si elles demeurent largement dominantes à travers le monde et dans nos propres sociétés, les conventions du genre (masculin et féminin), étayées par un enracinement biologique, confirmées par les ritualités sociales et les représentations culturelles, contrôlées par l'état civil, et donc par l'État, sont aujourd'hui ébranlées. Le masculin et le féminin incarnaient deux essences immuables, dissymétriques au regard de la domination masculine, au fondement de la famille et des normes sexuelles, mais leur solidité s'effondre. Nombre d'hommes ou de femmes ont des comportements qui étaient traditionnellement associés à l'« autre » sexe. La féminité est multiple comme l'est la masculinité ; l'une et l'autre se déclinent en maints styles parfois contradictoires.

Un «troisième sexe» vient parfois défier la loi du genre : les différentes formes d'homosexualités brouillent le dualisme masculin-féminin. Les hermaphrodites ou les intersexués la subvertissent radicalement, car ils possèdent les attributs des deux sexes avec des organes trop mélangés pour attester d'une assignation précise. Ni homme ni femme et cependant l'un et l'autre. À leur corps défendant, ils subvertissent par leur anatomie les catégories socialement en usage. Le transsexualisme est une autre objection à la naturalité du sexe longtemps pathologisé par les instances médicales ou psychanalytiques. Chez les transsexuels, une contradiction tragique oppose leur anatomie et leur sentiment d'identité. Leur corps d'apparence féminin ou masculin contredit l'homme ou la femme qu'ils sont convaincus d'être et leur corps leur apparaît comme une prison. Un homme se sent femme, une femme se sent homme et leur aspiration est de transformer leur apparence anatomique pour se conformer au sexe qu'ils pensent être, surtout pour échapper à la souffrance de ne pas se sentir soi. Leur sexe «biologique» ne coïncide pas avec leur désir social de genre. Ils s'identifient comme homme (FtM) ou femme (MtF). Ils se sentent souvent en porte à faux avec le parcours médical qui s'impose à eux pour avoir le droit de «changer de sexe». Leur malaise rappelle que la polarité masculin-féminin fondée sur le sexe est d'abord une convention sociale et culturelle, même si par ailleurs nombre d'entre eux tiennent au binarisme des sexes. En revanche, la mouvance transgenre traduit le refus des binarismes, notamment homosexuel/hétérosexuel, homme/femme, masculin/féminin, et affiche la volonté de problématiser les différences, de les multiplier plutôt que de les ranger dans des catégories stables et préétablies. Elle met en avant l'individu lui-même en considérant comme facultatifs et de toute façon à son initiative les caractères de genre et de sexe. Elle naît d'une volonté d'aller au-delà du travestissement et du transsexualisme, dans une sorte de récusation de la dualité des sexes, en jouant sur la frontière et en devenant impossible à cataloguer, en inventant d'autres manières d'être, d'autres formes corporelles.

Les conceptions traditionnelles du genre perdent leur allant de soi. L'hétérosexualité est devenue une forme de sexualité parmi d'autres, même si elle demeure largement majoritaire. Cette transformation profonde dérange ceux dont le sentiment d'identité est profondément enraciné dans une vision ancienne des genres, elle libère les autres qui se reconnaissent mal dans la nécessité de trouver leur place dans la dualité, mais elle n'affecte guère une majorité de nos contemporains pour lesquels ces jeux de différence relèvent surtout de la libération de l'individu et d'un choix intime. Comment construire sa différence personnelle dans une société où tous les freins qui entravaient l'émancipation individuelle volent en éclat ? Telle est la question éminemment contemporaine à laquelle Thierry Goguel d'Allondans s'attache à répondre au fil de cet ouvrage passionnant. La libre disposition de soi incite à rompre avec les contraintes intérieures ou sociales et à affranchir son désir, à expérimenter d'autres manières d'être non plus dans la culpabilité mais dans la jouissance de soi. Il importe alors de se déprendre des valeurs dominantes qui imprègnent parfois le jeune LGBTI lui-même, qui considérerait l'hétérosexualité comme la seule identité possible et le dualisme des genres comme un fait irréductible. Cette zone de turbulences à franchir pour devenir soi et s'affirmer dans l'identité de genre et dans la sexualité désirées est justement la matière de ce bel ouvrage sensible et documenté, fondé sur de nombreux entretiens dans toute la France, qui vise à une exploration méthodique des mondes gay, lesbien, bisexuel, transgenre ou intersexe. Thierry Goguel d'Allondans, anthropologue et travailleur social, prolonge ainsi de manière spécifique un livre antérieur, *Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu* (2005), où il explorait avec finesse les «premières fois» de la sexualité. Mais il s'attache cette fois à des jeunes dont l'entrée dans la sexualité a été en porte à faux avec ce qui reste de prégnant dans les normes de genre et d'hétérosexualité.

Nos sociétés s'ouvrent désormais largement au relâchement des contraintes de genre et à la pluralité sexuelle. Le mariage pour tous entre dans la législation de nombreux pays et il en est de même de la possibilité d'adoption pour des couples de même sexe. Des lois répriment les discriminations liées aux identités de genre ou aux orientations sexuelles. Les jeunes générations LGBTI jouissent aujourd'hui d'une marge de manœuvre impensable encore pour la génération de leurs parents qui vivaient parfois leur singularité comme une anomalie, dans la peur du regard des autres. Certes, la généralisation serait abusive : nombre de pays résistent à ces avancées et développent une homophobie ou une transphobie allant parfois jusqu'à la mise à mort ou l'emprisonnement. Même dans nos sociétés occidentales, il est difficile d'oublier cette haine de la différence qui accompagnait les manifestations des opposants au mariage pour tous en France, il y a quelques années. Une « communauté d'intérêts, fondée sur l'opprobre jeté sur eux par les tenants d'une hétérosexualité normative », écrit Thierry Goguel d'Allondans (p. 23) dans le sillage de Didier Éribon. Si les sciences sociales affirment de longue date l'arbitraire des définitions du genre ou des formes de sexualité, leur relativité donc, d'autres disciplines, à commencer par la psychanalyse, n'ont cessé de poser une norme impérative et de pathologiser tout ce qui déroge au lot commun. La découverte intime d'une sensibilité dérogeant aux normes hétérosexuelles et au binarisme des genres est souvent un moment de désarroi, comme l'atteste la sursuicidalité des personnes homosexuelles ou bisexuelles. Nombre de jeunes LGBTI partagent à contrecœur et à contrecorps des valeurs inhérentes à leur société. Ils vivent dans la honte le sentiment de leur différence, leur attraction pour le « même » sexe ou leur sentiment d'une anatomie en contradiction avec leur personne. Ils en souffrent et parfois se perdent dans une quête éperdue de normalité en se contraignant à une existence sociale en opposition avec leurs désirs les plus puissants. La première rencontre sexuelle est une épreuve de vérité. « Elle peut être libératrice ou dévastatrice, extraordinaire ou banale, en fonction de bien des paramètres », écrit l'auteur (p. 210). Des témoignages contrastés se succèdent et donnent sensibilité et chair à des parcours de vie souvent meurtris.

Pour Thierry Goguel d'Allondans, les jeunes LGBTI passent par trois mondes sociaux distincts où s'enchevêtrent à la fois des valeurs sociales et culturelles, des singularités individuelles et des imaginaires collectifs et dont la constellation peut être propice ou néfaste, selon les circonstances. Le premier monde est celui de l'environnement social et familial. Il est donné au jeune à sa naissance ; il grandit dans une famille particulière et dans un milieu porteur de croyances religieuses, de valeurs. D'une phrase forte, l'auteur résume un parcours assez commun des LGBTI : « La non-conformité de l'enfant passe pour une gaminerie, chez l'adolescent pour une passade, chez l'adulte pour une perversion » (p. 47). La révélation par ces jeunes de leur inclination en rupture avec les conventions sociales et les attentes de leurs parents amène à des situations contrastées selon les familles et le voisinage. Certains sont violemment rejetés, « symboliquement mis à mort » par leurs proches, comme Julia, étudiante en sociologie, MtF, transformiste, transgenre qui vit une période d'anorexie et tente par trois fois de se tuer ; d'autres sont au bord de la rupture et survivent grâce à l'affection de l'un de leurs parents, leur mère ou leur père ; d'autres connaissent des moments de turbulences entre rejet et acceptation. Beaucoup sont ambivalents envers le *coming out* et hésitent ou renoncent ou ne se sentent pas concernés. Ludivine écrit une lettre à ses parents, n'osant pas leur parler. La mère de Stéphanie s'inquiète pour sa fille et lui conseille de « faire semblant » pour ne pas s'exposer à la violence. Certains n'ont pas la moindre difficulté dans leur famille. En revanche, d'autres vivent des moments particulièrement douloureux. Ainsi quand Alexis annonce son homosexualité à son père : « Je sais que pour lui, ça a été la fin du monde, entre guillemets, quand je lui ai annoncé » (p. 152). Et certains enfants sont mis à la porte par leurs parents.

Le second monde renvoie aux turbulences du passage adolescent, ce moment d'ouverture à l'autre, de naissance du désir, associé à un corps qui change, à des relations aux parents et aux pairs qui se renouvellent. Il est non moins redoutable puisqu'il est la confrontation à l'espace public, à l'autre. Nombre de LGBTI ont vécu des périodes pénibles de moquerie, de harcèlement, de stigmatisation. Les témoignages donnés par les personnes interviewées sont éloquentes en la matière, malgré les soutiens apportés par SOS Homophobie, des lieux d'hébergement comme Le Refuge ou d'autres associations françaises. Certains environnements sociaux sont plus intolérants que d'autres et impliquent également la permanence du regard des autres qui ne cessent de juger. Certes, la plupart trouvent leur voie et apprennent à se protéger pour ne plus se rendre vulnérables.

Le troisième monde est celui de l'engagement dans une condition d'existence et d'affirmation de soi : les combats intimes, et souvent à l'encontre des autres, pour s'affirmer dans une identité de genre et une sexualité choisies en dépit, parfois, des difficultés ou de la violence envers soi ; les lieux de vie qui instruisent des sortes d'hétérotopies pour aller au bout de ses désirs.

Les dérogations trop visibles aux normes de genre ou à la sexualité hétéronormée induisent parfois le discrédit social, le mépris, le rejet ou la violence par une sorte de crainte de la contamination. Beaucoup de jeunes LGBTI migrent vers les grandes villes où ils sont moins exposés au regard des autres et où ils trouvent éventuellement des formes de sociabilités où ils s'épanouissent. L'auteur intègre les ambivalences ou les ambiguïtés des différents parcours, les souffrances parfois, ou les joies souvent, la force de caractère qui s'impose pour accepter d'être soi et la violence familiale et sociale qu'il a parfois été nécessaire d'affronter. Mais Thierry Goguel d'Allondans y insiste : « La majorité des jeunes LGBTI que nous avons rencontrés ont vécu, vivent et, sans aucun doute vivront des sexualités épanouies. Mais sur des chemins moins balisés que les chemins hétéronormés, des risques, non spécifiques mais plus fréquents, subsistent » (p. 113). *Ados LGBTI...* est un livre important pour mieux comprendre une problématique contemporaine et mieux saisir aussi les joies et les souffrances d'une population encore en marge, mais qui accède peu à peu à la reconnaissance.

Référence

GOGUEL D'ALLONDANS T., 2005, *Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*. Paris, Belin Éditeur.

David Le Breton
Faculté des sciences sociales
Université de Strasbourg, Strasbourg, France

TESTART A., 2018, *L'institution de l'esclavage. Une enquête mondiale*. Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 384 p. (Simon Lavoie)

L'esclavage est licite et courant dans le monde précolonial. Il se rencontre au sein des aires africaine, orientale, asiatique, sud-est asiatique et américaine, et ce, jusqu'au XX^e siècle dans certains cas. Ses nombreuses formes visent l'ostentation de la richesse plutôt que sa seule acquisition : gardes du corps, concubines, offrandes sacrificielles, domestiques, armées de masse ou corps d'élite. Loin d'être limitée aux prisonniers de guerre, la pratique s'applique aux membres d'un même groupe : réduction en esclavage du débiteur, vente de sa femme, de ses enfants, voire de soi pour cause de dette contractée volontairement ou non. Les sociétés n'ayant pas pratiqué l'esclavage semblent inférieures en nombre à leur vis-à-vis qui l'ont pratiqué ; « on compte sur les doigts d'une main les régions qui en ont été exemptes », écrit Testart (p. 17). La mise en lumière de cette immense étendue de l'esclavage marque le renouveau des études dont il fait l'objet depuis le milieu des années 1970 ; renouveau rompant avec les thèses qui postulaient l'origine et la diffusion de cette pratique depuis les seuls États constitués et qui en réduisaient l'utilisation à la seule visée productive. Dans cette réédition augmentée de *L'esclave, la dette et le pouvoir...* (2001), Alain Testart (1945-2013) approfondit les apports de ce renouveau avec l'ambition de découvrir, dans l'esclavage, un fonds de pratiques ancien et massif qui aurait sous-tendu et favorisé l'organisation du pouvoir politique en royautes et en États despotiques.

La formulation d'une définition générale de l'esclavage est de première importance. Testart y parvient en s'appuyant sur le raisonnement juridique, dont il vante les vertus de rigueur (chap. 1). Le statut juridique, insiste-t-il, définit mieux l'esclave que ses conditions de vie, sa provenance et ses usages. Ce statut fait sens de la diversité enregistrée sur chacun de ces plans. Testart distingue l'esclavage d'une foule d'asservissements, dont la mise en gage et le travail pour dettes, qui n'impliquent pas, comme lui, de dépendance extrême envers un maître ayant droit de vie et de mort sur ses sujets, ni l'une ou l'autre de ces exclusions fondamentales : de la parenté, de la cité, de la communauté des croyants ou des dons somptuaires (de type potlatch). Le statut de l'esclave est celui d'un dépendant exclu de l'une de ces dimensions fondamentales de la société dont on peut tirer profit. Le dessin des contours spécifiques de l'esclavage requiert également une mise à distance mesurée des classifications vernaculaires par rapport à un référentiel gréco-romain dont la validité interculturelle semble avoir été trop facilement et trop longtemps admise (chap. 5 et 9).

Bien que l'esclavage externe et interne se pratiquaient au sein des sociétés traditionnelles et dites primitives étudiées par les anthropologues, l'un et l'autre auraient été sous-estimés, voire gommés des ethnographies du fait d'une attention démesurée accordée à la parenté et au symbolisme ou d'un attachement à considérer uniquement l'esclavage comme la globalité d'un « mode de production », déplore Testart. L'esclavage interne pour cause de dette traduirait une fracture de la communauté sur laquelle se formeraient des pouvoirs étrangers aux sociétés où il est impossible : pouvoirs de la richesse, du prestige, de la dépendance et leur envers, la disgrâce des « gens de rien » (chap. 4). La découverte de cette potentialité de la vente de soi en esclavage, de la force et de l'emprise du prestige lié à la richesse fait qu'« [o]n n'en finit pas de se débarrasser du bon sauvage » (p. 146), et de réviser, notamment, la pratique du don par la dureté des relations qu'elle a pu instaurer.

L'esclavage pour dette, ses conditions d'émergence, sa répartition et les exemples de lois et de régulations s'y rapportant font l'objet du chapitre le plus volumineux (chap. 6). Suit une étude du recouplement de l'esclavage pour dette avec le prix de la fiancée, recouplement qui s'avère significatif au-delà et à travers les variations régionales et socioéconomiques (chap. 7). «Les sociétés qui admettent la légitimité de la réduction en esclavage d'un de ses membres pour des raisons uniquement financières [...]», écrit Testart, «sont situées dans des régions marquées par une nette préférence pour le prix de la fiancée sans retour» au prix de la fiancée avec retour; le retour étant celui d'une partie du paiement effectué au fiancé, qui le verse, par le père de la fiancée, qui en est le bénéficiaire (p. 281). Testart reconnaît à cette observation la force d'une loi, c'est-à-dire d'un «lien nécessaire entre les catégories de fait» distinguées (p. 13).

La fidélité personnelle des esclaves à leur maître, fidélité prenant tour à tour la forme du souhait d'être enterré avec lui pour l'accompagner dans l'au-delà ou celle de la motivation à mourir pour lui à titre de soldat ou de garde du corps, est une dimension clé de l'hypothèse de Testart sur l'émergence des pouvoirs politiques centralisés (chap. 8). L'adoucissement des conditions de vie et des utilisations de l'esclave en contexte despotique en comparaison avec sa dureté dans les sociétés à centres de pouvoir dispersés est une seconde loi sociologique que Testart prétend avoir découverte. L'interdiction de l'esclavage interne et la limitation du droit de mise à mort auraient été des voies de résolution de la tension que créaient, par rapport à la souveraineté indivise du roi, la fidélité exclusive de l'esclave au maître et le pouvoir direct et absolu du maître sur l'esclave. Testart soutient que ce motif à l'interdiction de l'esclavage interne et à l'adoucissement de l'esclavage externe sous des régimes despotiques rend compte avec cohérence de la transition de l'esclavage autochtone à l'esclavage noir au sein du Nouveau Monde ainsi que de l'interdit de réduire un croyant en esclavage tel que codifié dans les mondes chrétien et musulman.

L'institution de l'esclavage... est une précieuse illustration du projet d'embrasser les institutions constitutives des sociétés préhistoriques et historiques à l'aide d'un unique système conceptuel. À ce projet d'une sociologie évolutive générale, Alain Testart a également consacré un séminaire, donné au Collège de France (2004-2010), dont la publication en quatre volumes est en préparation. Recommandé pour l'originalité et pour la robustesse de ses hypothèses, pour sa rigueur, pour son ampleur et pour son attention aux détails, l'ouvrage intéressera quiconque demeure convaincu que les sociétés dites primitives et traditionnelles sont une source d'enseignements aussi riche et complexe que méconnue sur la socialité humaine.

Références

TESTART A., 2001, *L'esclave, la dette et le pouvoir. Études de sociologie comparative*. Paris, Errance.

Simon Lavoie
Chercheur indépendant
Québec (Québec), Canada

PERRI 6 et Paul RICHARDS, 2017, *Mary Douglas. Understanding Social Thought and Conflict*. New York, Oxford, Berghahn Books, 242 p., bibliogr., index (Pierre Blais Lapointe)

Mary Douglas. Understanding Social Thought and Conflict est dédié à la pensée de l'anthropologue britannique Mary Douglas. Relativement court, ce livre de 242 pages est composé d'une introduction et de cinq chapitres dans lesquels les auteurs, Perri 6 et Paul Richards, s'attachent à montrer en quoi l'approche théorique totale et le système de classification à vocation holistique de cette anthropologue demeurent d'actualité. Mary Douglas, expliquent-ils, a produit tout au long de sa carrière un grand nombre d'ouvrages phares. Certains, comme *Purity and Danger...* (1966), sont même devenus des incontournables. Or, malgré l'importance de son œuvre, le sens véritable de sa pensée demeure, soutiennent-ils, largement méconnu. La raison en serait, selon les auteurs, que la richesse de sa pensée ne pourrait être pleinement appréciée qu'au prix d'une lecture transversale de l'ensemble de son œuvre – une opération qui serait d'autant plus complexe que son œuvre est variée. Mary Douglas a en effet traité de sujets très hétéroclites tels que la consommation, la violence, la pauvreté, les dangers environnementaux et la religion, et ce, dans des contextes culturels aussi éloignés que l'Afrique, l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Israël antique. C'est précisément pour remédier à cette situation et pour fournir une ligne interprétative solide que les auteurs ont entrepris la rédaction de ce livre. En ce sens, ce livre se veut autant une introduction destinée aux lecteurs moins familiers avec les écrits de Douglas qu'un guide exégétique qui vise à faire découvrir aux initiés les grandes lignes de ce système de pensées «caché».

L'introduction retrace les étapes importantes du parcours intellectuel de Mary Douglas et fait état de son influence dans les sciences sociales. Elle souligne tout particulièrement l'importance de sa contribution à l'épistémologie anthropologique et à l'herméneutique. Le premier chapitre examine quant à lui le développement de la méthode et de la théorie de Douglas du milieu des années 1950 jusqu'aux années 1970. Il se concentre plus précisément sur le rôle de son travail ethnographique chez les Lele du Kasai-Occidental dans le développement de son appareil théorique. Au terme de cette expérience, Douglas, fortement influencée par la pensée d'Émile Durkheim, a formulé l'idée selon laquelle les différents «styles de pensée» de l'humanité peuvent être expliqués causalement à travers l'étude des institutions sociales. Le deuxième chapitre se concentre sur les travaux que l'auteure a produits au cours des années 1970 et au début des années 1980. Il montre plus particulièrement comment son intérêt apparemment soudain pour l'étude du risque ne doit pas être considéré comme un changement de cap, mais comme un approfondissement de ses premiers travaux sur les organisations sociales et sur leur rôle dans la régulation de la pensée humaine. Comme le deuxième chapitre, le troisième s'intéresse aux travaux de la période intermédiaire (1970-1980) de Douglas. Il se concentre toutefois sur sa critique négative de l'économie des micro-fondations et sur le propos qu'elle développe dans le livre *How Institutions Think* (1986), que les auteurs considèrent, par les précisions théoriques qu'il apporte, être son œuvre la plus importante. Le quatrième chapitre traite des dernières recherches effectuées par Douglas et plus particulièrement de son étude des conflits sociaux faite à partir d'une analyse des livres de la bible hébraïque. À travers le concept de «contagion sacrée», les auteurs montrent comment Douglas a pu isoler un certain type d'ordonnement

hiérarchique qui pourrait être mis à contribution aujourd'hui pour contenir et atténuer certains conflits sociaux. Central à l'ensemble de l'argument développé par les auteurs, ce dernier point est développé plus longuement dans le cinquième chapitre.

Le cinquième et dernier chapitre est sans conteste le plus important puisqu'il offre une synthèse de cette théorie «cachée» qui serait au cœur de l'œuvre de Douglas. L'ensemble de la théorie de Douglas, expliquent les auteurs, reposerait sur l'idée que les formes élémentaires sous-jacentes à l'ensemble des institutions humaines ne varieraient que très peu. Elles ne se distingueraient les unes des autres que sur la base de la force et de la faiblesse de leurs principes d'intégration et de régulation. Ultimement, il n'existerait que quatre grandes formes élémentaires d'organisations sociales institutionnelles : la hiérarchie (forte régulation et intégration), l'individualisme (faible régulation et intégration), l'enclave (faible régulation et forte intégration) et l'isolement (forte régulation et faible intégration). Douglas considérerait que ces quatre formes définiraient non seulement l'ensemble des institutions humaines, mais qu'elles pourraient aussi expliquer les différents styles de pensée qui caractérisent l'esprit humain, et ce, indépendamment du domaine d'activité et du degré de sophistication technologique qui les caractérisent. La raison en serait que la force et la faiblesse des liens et des contraintes qui définissent les différentes institutions d'une société amèneraient les individus à canaliser leurs comportements, leurs émotions et leurs façons de penser de manière à réaliser plus ou moins tacitement ce qui est attendu d'eux. Plus précisément, en «actant» les nuances qui définissent leur mode d'intégration et de régulation au sein d'une institution donnée, les individus en viendraient à cultiver un style de pensée qui serait lui aussi calqué sur ces nuances.

Le style de pensée propre à une institution serait d'abord instillé et renforcé chez les individus par l'entremise de rituels. Puis, au terme de cette première phase de «conditionnement», il en viendrait à constituer une sorte de seconde nature qui amènerait les individus à agir de manière à renforcer leur forme d'organisation, mais qui pourrait aussi, sous l'effet de réappropriation, les conduire à en repousser les termes. Parfois violentes, parfois discrètes, ces contestations chercheraient non pas à sortir du cadre fixé par l'institution, mais à l'étendre et à le reformuler... puisqu'elles s'élaboreraient toujours à partir du style de pensée qui définit l'institution contestée. Ce faisant, comprendre les principes d'intégration et de régulation qui définissent une institution permettrait non seulement d'en comprendre le mode de pensée, mais aussi de prescrire des solutions adaptées aux conflits susceptibles d'émerger en son sein.

Selon Perri 6 et Paul Richards, cette taxinomie qui organise les institutions en fonction de leur degré d'intégration et de régulation serait le principal apport de Mary Douglas puisqu'elle fournirait les fondations d'un système théorique capable d'expliquer toutes les gammes de l'organisation sociale et des styles de pensée humaine. Pour cette raison, l'œuvre de Douglas serait à considérer sérieusement dans toutes les disciplines qui s'intéressent de près ou de loin aux relations humaines.

Nonobstant les intentions des auteurs, la valeur explicative de ce livre apparaît limitée dans la mesure où la plupart des propositions qu'ils avancent ne peuvent être pleinement appréciées que par un lecteur déjà bien au fait des écrits de Mary Douglas. Très peu a été fait, d'une part, pour les mettre en contexte et, d'autre part, pour montrer comment elles pouvaient être opérationnalisées. De plus, les auteurs rompent constamment le fil chronologique qu'ils se sont eux-mêmes imposés pour présenter des éléments qui se rapportent à d'autres «moments» de la pensée de Douglas. Loin d'ajouter en clarté, ce va-et-vient continu laisse le

lecteur avec l'impression qu'une organisation thématique aurait probablement été préférable à un découpage par période. En cela, ce livre apparaît être un de ces mauvais raccourcis qui éloignent et ralentissent plus qu'ils ne font gagner du temps. Découvrir et approfondir la pensée de Mary Douglas directement à travers son œuvre semble être, au final, le meilleur moyen d'en apprécier toute l'importance.

Références

DOUGLAS M., 1966, *Purity and Danger: An Analysis of Concept of Pollution and Taboo*. Londres, Routledge and Keegan Paul.

—, 1986, *How Institutions Think*. Syracuse, N.Y, Syracuse University Press.

Pierre Blais Lapointe
Chercheur indépendant
Saint-Barnabé-Nord (Québec), Canada

CHAUVIER Éric, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Éditions Anacharsis, 206 p., bibliogr. (Karine St-Denis)

Initialement publiée en 2011 dans la Collection « Essais » chez Anacharsis – collection connue notamment pour les ouvrages critiques *La fin de l'exotisme* (Bensa 2006) et *Le temps et les autres* (Fabian 2006) –, cette nouvelle impression en format poche reprend le texte de la version originale.

Chauvier y plaide en faveur d'une conversion du regard anthropologique. Par un examen des actes de langage indissociable de la relation ethnographique et des procédés d'écriture anthropologique, l'auteur souhaite renverser ce qu'il qualifie de *désinterlocution*, c'est-à-dire la négation des observés comme interlocuteurs (p. 29). La réflexion de l'auteur est guidée tant par la philosophie du langage (Wittgenstein) que par les travaux des interactionnistes (Goffman) et les réflexions critiques d'anthropologues contemporains, dont Bensa, Fabian et Geertz. De nombreux extraits d'auteurs fondateurs (Evans-Pritchard, Foote White, Godelier, Lévi-Strauss, etc.) et des récits d'expériences professionnelles en enseignement (chap. 1) et en recherche (chap. 3) servent tour à tour d'ancrages réflexifs.

Tant par son format pratique que par son langage clair, cet essai est accessible aux lecteurs souhaitant poser un regard critique sur les fondements épistémologiques et méthodologiques ainsi que sur les procédés d'écriture de l'anthropologie. Soulignons que la division de l'ouvrage guide progressivement et efficacement le lecteur dans la démonstration logique de l'auteur. En effet, un examen de la présence de « La désinterlocution » (chap. 1) est

suivi d'une défense en faveur du «Retour à l'ordinaire» (chap. 2) par, entre autres, le biais de l'étude de la «Dissonance de l'ordinaire» (chap. 3). L'ouvrage se clôt sur l'examen des procédés d'écriture anthropologique afin de parvenir aux «Écritures de l'ordinaire» (chap. 4).

Cet essai a l'avantage de réaffirmer la politique du terrain, et ce, tant par les rapports coloniaux (introduction), la sélection des informateurs (p. 57) que par les stratégies d'écriture (p. 167). En posant l'interlocution entre observés et observateur comme objet d'étude de l'anthropologie de l'ordinaire, Chauvier plaide pour une reconnaissance disciplinaire du caractère historique, politique, situé des conditions d'élaboration des savoirs ethnographiques. Il s'agit dès lors de «concevoir le processus de l'enquête comme objet même de l'enquête» (p. 191). Nous aurions souhaité que l'exercice réflexif réalisé avec pertinence sur les auteurs fondateurs se poursuive, en particulier lorsque Chauvier fait part de son expérience à titre d'«anthropologue comme étonné mandaté» (p. 126 et sq.). Poser l'étonnement personnel comme une source d'élaboration de savoirs ethnographiques n'est-il pas aussi porteur de notre historicité, de notre individualisation, de notre déplacement des critères de validité dans l'expérientiel ?

En cours de lecture, d'autres questionnements similaires ont émergé. À titre d'exemple, certains passages mènent, à tort, à appréhender le développement de l'anthropologie sous les ornières exclusives du positiviste et de la visée théorique. Ainsi, l'auteur qualifiera d'«un peu provocante» son hypothèse selon laquelle «la vocation des anthropologues n'est peut-être pas de dire ce que sont positivement les pratiques humaines [...] mais ce que ne sont pas les pratiques humaines, en l'occurrence des "concepts" [...]» (p. 140). Il s'agit pourtant d'un postulat partagé par nombres d'anthropologues et chercheurs inductifs et présent dès les débuts de la discipline. On lira notamment, chez Boas, cette précaution : «Faire entrer de force les phénomènes dans un carcan théorique est l'inverse du procédé inductif grâce auquel on peut connaître les relations réelles entre des phénomènes concrets» (Boas 2017 [1896] : 545). Ce passage et le contre-exemple de Boas révèlent que le choix des extraits est aussi une stratégie d'écriture ; il peut tout autant prendre «en otage» le lecteur qui ne «dispose d'aucun indice» (p. 20).

La conversion du regard proposée par l'essai *Anthropologie de l'ordinaire...* a le mérite de questionner l'anthropologue sur la nature de ses relations avec ses interlocuteurs, relations décrites à juste titre comme dépassant le temps du terrain et se poursuivant au temps de l'écriture. Par contre, nous aurions apprécié que cet exercice critique révèle également les limites épistémologiques de la philosophie du langage et de l'interactionnisme abordés comme solutions. Que reste-t-il de la valeur de la connaissance anthropologique si elle n'est que langage et interaction ? En quoi la parole de l'anthropologue conserve-t-elle sa pertinence pour ses interlocuteurs tout autant que pour lui-même ? Sur ces points, le positionnement épistémologique et méthodologique d'Olivier de Sardan (2008) est éclairant. Les savoirs anthropologiques sont à positionner dans le registre de la plausibilité et non de la falsifiabilité, «Mais cet à peu-près n'a rien (ne devrait rien avoir) d'un n'importe quoi» (Olivier de Sardan 2008 : 12).

Références

BENSA A., 2006, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*. Toulouse, Éditions Anacharsis.

- BOAS F., 2017 [1896], «Les limites de la méthode comparative en anthropologie»: 536-547, in F. Boas, *Anthropologie amérindienne*. Paris, Éditions Flammarion.
- FABIAN J., 2006, *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse, Éditions Anacharsis.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia Bruylant.

Karine St-Denis
CUISSS Nord-de-l'Île-de-Montréal
Montréal (Québec), Canada

MACCLANCY Jeremy, 2017, *Anthropology and Public Service: The UK Experience*. New York, Berghahn Books, 194 p., index (Camille Thomas)

Dans l'ouvrage *Anthropology and Public Service: The UK Experience*, Jeremy MacClancy relève le défi de parler «emploi» et «avenir» auprès de titulaires d'un doctorat en anthropologie n'ayant pas embrassé une carrière académique dès la fin de leurs études. Cet ouvrage est instructif, analytique et riche des six différents parcours de vie qui le composent et qui illustrent parfaitement la «réalité» des choix de carrières non linéaires une fois l'obtention d'un doctorat en anthropologie.

Nous ne sommes pas en présence d'un ouvrage alarmiste ou accusateur. Au contraire, ce dernier se veut explicatif et bienveillant. Dès la préface, nous comprenons que l'ouvrage n'est pas une façade relatant des faits existants afin de pousser la relève vers la sortie. Il s'agit plutôt d'un ouvrage dont la recherche profonde est travaillée et légitime, dans lequel les données sont concrètes et dans lequel les réflexions à l'égard des futurs diplômés sont pédagogiques et incontestablement expérimentables. En effet, MacClancy qui, à la lecture de l'ouvrage, a très à cœur cette thématique, nous explique d'abord, dans son chapitre introductif, les enjeux et les défis des jeunes diplômés grâce à son étude qualitative menée auprès de onze anciens étudiants (ayant ou non le titre de docteur) qui n'exercent pas en milieu académique. Il retrace à la fois le parcours de ses répondants et dialogue avec l'histoire de la discipline et ses relations avec les secteurs gouvernementaux ou avec les organisations non gouvernementales (ONG) (nommés «*public service*» dans l'ouvrage). Il précise qu'au sein du gouvernement britannique, ce sont trois ministères en particulier qui ont ouvert leurs portes aux anthropologues, mais aussi aux sciences sociales en général, et ce, en vue d'améliorer l'élaboration des politiques publiques.

Une fois le sujet minutieusement introduit, l'ouvrage donne la parole à six anthropologues qui retracent leurs parcours professionnels variés et atypiques. 1) Mils Hills a été le premier anthropologue à travailler pour le ministère de la Défense avant d'être professeur d'université. 2) Benjamin R. Smith a d'abord acquis son expérience dans une ONG en Australie œuvrant auprès des Aborigènes avant d'être engagé par l'État aux

Affaires internationales. 3) Robert Gregory est un anthropologue qui est directement allé sur le marché du travail et qui a développé des outils à la frontière entre l'anthropologie et les milieux de pratique. 4) Dominic Bryan et Neil Jarman, engagés comme conseillers auprès du gouvernement d'Irlande du Nord, nous expliquent les différents types de solutions à adopter selon les problèmes et les contextes. 5) Peter Bennett nous explique son parcours et ses réflexions de gouverneur de prison et d'unités d'intervention spécialisée. 6) Rachael Goberman-Hill, anthropologue médicale, a à la fois travaillé sur des projets de recherche et des projets gouvernementaux avant d'être professeure d'anthropologie dans un département des sciences de la santé à l'Université de Bristol. Tous ces parcours professionnels et toutes ces expériences de vie témoignent d'une réflexivité importante chez ces chercheurs sur leur pratique (ou non) de l'anthropologie au quotidien dans leur travail. Tour à tour, ils évoquent comment ils ont postulé au hasard pour le gouvernement qui recrutait des chercheurs. Ils mettent en exergue les avantages de leur parcours académique en anthropologie ainsi que les difficultés inhérentes à œuvrer dans ce type d'environnement de travail. Tous les chapitres sont à la fois des récits de vie et des outils empiriques pour analyser les apports des anthropologues au secteur public.

Le titre de l'ouvrage peut donner l'impression d'un contenu «classique», c'est-à-dire d'une myriade de textes visant à retracer uniquement les résultats de différents travaux menés par des anthropologues employés par le secteur public. Ce n'est pas le cas. Les expériences relatées parlent effectivement de recherche, mais au lieu d'un discours alarmiste sur la difficulté d'épouser une carrière universitaire, les auteurs font part de leurs expériences concrètes de vie et nous partagent leurs craintes et les défis auxquels ils ont dû faire face. Malgré tout, ils disent se sentir utiles à la société. Au final, le plus important n'est pas la linéarité d'une carrière universitaire à titre d'anthropologue, mais ce que la discipline peut apporter dans divers secteurs d'activité en termes de capacité d'adaptation, de compréhension de l'Autre, de méthodologie et de réflexivité.

MacClancy a choisi le cas du Royaume-Uni, mais cet ouvrage est un premier pas vers la documentation et l'analyse des défis du monde universitaire actuel en général et dépeint la réalité du marché du travail lorsque les anthropologues choisissent de ne pas (ou ne peuvent pas) poursuivre comme enseignant chercheur. La lecture de cet ouvrage n'est pas ardue et s'adresse à un large public curieux de connaître, à travers différents parcours de vie, la façon dont l'anthropologie et le secteur public coconstruisent la société.

Camille Thomas
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada
